

Il faut souligner le passage où l'auteur dit : "Ne me demandez pas un livre destiné à aider un enfant affronté à la mort d'un parent... Ne perdez pas de temps à chercher un livre dans un cas grave ; le meilleur sera celui qui divertit, amuse, captive, excite l'imagination et réchauffe le cœur. Un tel livre peut bien créer un climat permettant à l'émotion de s'exprimer, et cela est beaucoup plus important que de "comprendre". Comment peut-on, adulte ou enfant, "comprendre" la mort d'un être aimé ? Il y a toutefois bien des circonstances dans la vie d'un enfant où un livre peut aider à accepter une situation particulière, à s'y adapter. Il est compréhensible que des

parents soient anxieux de les trouver et de s'en servir lorsque le besoin s'en fait sentir, mais il est essentiel que les titres choisis soient intrinsèquement bons." Ici, des conseils utiles sur les livres à propos de la naissance, de la sexualité, de l'adoption.

Les livres théoriques sur la psychologie des petits, la lecture, ne manquent pas, mais il en est peu qui soient aussi près de l'expérience quotidienne, au ras du tapis. Le livre de Dorothy Butler peut être consulté au Centre national du Livre pour enfants, 4, rue de Louvois, Paris 2<sup>e</sup>.

Jacqueline Michaud

## La lecture des enfants immigrés

par Annie Pissard

Le personnel des bibliothèques fréquentées activement par les enfants d'immigrés vit un certain nombre de problèmes. Soyons clairs, ils ne s'agit pas d'accuser de "mauvais" lecteurs mais d'analyser le fonctionnement des bibliothèques d'enfants face aux enfants des minorités culturelles.

Cette réalité assez nouvelle — en France — confronte des livres, des enfants et des bibliothécaires : différences culturelles, car la référence au livre n'est pas une donnée universelle, différences de classe (le comportement des enfants d'immigrés par rapport au livre a cependant des traits communs avec celui des enfants de milieu dit défavorisé) et pratiques culturelles françaises, dans l'ensemble assez figées.

Cet apport de nouveaux lecteurs est une chance pour les bibliothèques d'enfants. La réflexion qu'il nous oblige à avoir devrait permettre aux bibliothèques d'enfants de ne pas se refermer sur des modèles ressemblant — déjà — à des institutions.

Les enfants d'immigrés viennent très volontiers à la bibliothèque et l'utilisent. A Saint-Ouen, 35 à 40 % de lecteurs maghrébins à la bibliothèque enfantine et à peine 5 % à la section adulte. De plus, ce public d'enfants immigrés forme 80 % du public d'enfants qui passe le plus de temps à la bibliothèque. Certains enfants sont là tous les jours, pendant toutes les heures d'ouverture, surtout pendant l'hiver ; quand les

beaux jours reviennent, ils disparaissent — comme des vols d'hirondelles.

A Saint-Ouen, les enfants maghrébins sont presque tous d'origine kabyle. Clichy, Levallois, Saint-Ouen, lieux anciens d'émigration kabyle : là se tiennent toujours les réunions des chefs de village. Qui s'en soucie ?

*La littérature enfantine* ne décrit pas ce monde d'enfants-là. Ni les albums, ni les romans. Sauf quelques exceptions qui, d'ailleurs, appelleraient l'analyse. Dans les livres d'images on trouve encore à 90 % le papa, la maman, un garçon, une fille, un chat ou un chien : le modèle familial petit-bourgeois blanc et moyen. Aucun enfant de couleur n'apparaît dans les livres d'images, sauf album se passant en Afrique ou album "progressiste". Aucun visage d'enfant noir dans un livre — sans raison particulière.

*Les bibliothécaires* (et les enseignants) n'ont en général aucune connaissance des cultures non occidentales. Combien de fois a-t-il fallu expliquer qu'un kabyle ne parle pas l'arabe et inversement. Sur les murs des bibliothèques ou des écoles on trouve plus de reproductions de peintures de Berthe Morisot que de peinture arabe.

*Les enfants d'immigrés* ont la plupart du temps (sauf quelques brillantes exceptions) de mauvais résultats scolaires. Ils sont de "mauvais lecteurs". Ils lisent peu de livres. Ils feuilletent beaucoup, transportent beaucoup de livres de la bibliothèque chez eux, pour les petits frères et sœurs, pour les parents. Si l'école a raté son intégration, les enfants, eux, ont bien intégré la culture des enfants de "la rue" : la débrouillardise, les petits boulots (garder un étalage aux Puces, vendre du muguet au 1<sup>er</sup> mai...), les langages de groupe, les accents, les expressions locales...

Tout cela se mêle aux lambeaux plus ou moins grands de ce qui leur reste de leur culture d'origine : une langue — souvent très appauvrie —, des histoires, des chansons, des traditions. Voyager chaque année en bateau ou en avion les a rendus dégourdis. Ils connaissent les problèmes de papiers, remplissent les feuilles de Sécurité Sociale. Leur petite enfance, en particulier chez les garçons, a été très entourée, gâtée. Sur le plan affectif ils sont souvent beaucoup mieux lotis que des enfants français de même milieu social.

*Comment les enfants d'immigrés viennent-ils à la bibliothèque? Quels sont leurs comportements par rapport aux livres?*

Ils viennent rarement seuls à la bibliothèque. Ils sont en groupe, bandes de garçons, groupes de plusieurs enfants de la même famille, petits frères ou grands frères accompagnant les sœurs. La bibliothèque est pour eux un lieu de rencontre. Ils aiment y retrouver des amis. Ils la trouvent confortable et plutôt agréable. On vient aussi par ennui ou pour parler aux bibliothécaires. Si quelques enfants ont connu le lieu grâce aux visites des classes, ils en ont surtout entendu parler par d'autres enfants. L'information circule de bouche à oreille, par quartier ou immeuble d'habitation. Ce qui est frappant, quand on observe leur comportement par rapport aux livres, c'est l'aspect extrémiste. Certains enfants sont très bruyants, quelquefois violents; ils renversent, déchirent comme si cette abondance de livres était elle-même une violence contre laquelle il faudrait se défendre. D'autres enfants, très intimidés, n'osent jamais demander un renseignement. Ceux-là viennent toujours seuls à la bibliothèque. Même comportement par rapport aux livres choisis: certains n'emportent jamais un seul livre à la maison, d'autres emportent toujours le maximum possible — les plus gros livres — qu'ils échangent tous les deux jours, ou encore ne prennent que des livres tout neufs venant d'être mis en circulation ou alors que des livres plutôt défraîchis.

*Lisent-ils? Lisent-ils les mêmes livres que les autres enfants?*

La question est d'importance, mais il est impossible actuellement d'y répondre. Une bibliothécaire à Aubervilliers a tenté de faire un sondage à partir du fichier de prêt; elle dit n'avoir vu apparaître aucune différence. Une enquête complète devrait tenir compte du fait que certains livres sont feuilletés sur place et jamais emportés à la maison. D'autres, emportés et non lus, quelquefois choisis par conformité au choix des autres enfants... Comment tenir compte de toutes ces données?

Des constantes apparaissent tout de même: beaucoup de livres sur leurs pays d'origine sont empruntés. Ce sont toujours des livres de photographies en couleurs, très "touristiques" mais valorisants pour l'enfant. Ces livres sont regardés par toute la famille. La différence de choix faits par des filles ou par des garçons est très grande: les garçons lisent beaucoup de bandes dessinées et de livres documentaires, les filles des romans et des contes. Les garçons ont toute liberté de sortie. La lecture des romans, lecture typique des personnes recluses, est réservée aux filles. Même chose pour les contes, encore que les contes soient lus aussi par les garçons jusqu'à un âge plus avancé que chez les enfants français. Dans les familles maghrébines on raconte beaucoup d'histoires aux enfants jusque vers sept ans, les histoires qu'on appelle les contes de nourrice, quelque chose entre la mère et l'enfant exclusivement, car les enfants que je connais n'ont jamais voulu (pu) me les raconter à leur tour.

Beaucoup de familles d'immigrés viennent de la campagne, d'un monde où le récit oral n'a pas encore disparu. Cela peut expliquer le goût des enfants d'immigrés pour les contes traditionnels européens. On peut aussi constater que les rapports des hommes et des femmes décrits dans les contes sont proches de ceux que connaissent les enfants maghrébins: la jeune fille qu'il faut marier, le mari tout-puissant, les frères qui volent au secours... Quelle intensité d'écoute quand on raconte "Barbe Bleue"!

Quelques bibliothèques ont fait l'effort de mettre entre les mains des enfants d'immigrés des livres écrits dans leur langue d'origine. L'intention est évidente: reconnaissance culturelle, invitation pour les enfants à apprendre ou réapprendre leur langue. L'initiative est sympathique. Encore faut-il pouvoir bénéficier de la présence d'un adulte à la bibliothèque de même pays d'origine ou parlant la langue pour favoriser la lecture de ces livres. (Voir le récit d'une expérience avec une animatrice portugaise à Saint-Ouen dans *Migrants Formation*, n° 38-39.) Le cas des livres en langue arabe est compliqué par la différence entre l'arabe maghrébin parlé et l'arabe littéraire et souvent non vocalisé utilisé dans les livres. Cette difficulté est amplifiée par le fait que les enfants d'immigrés vivent leur langue et leur culture comme étant d'une qualité "inférieure"; ces livres sont donc souvent "ignorés" par les enfants maghrébins, "ignorés" surtout par les enfants qui "s'en sortent à l'école", comme s'ils comprenaient que leur réussite à l'école française se payait de cet oubli-là. Par ailleurs, des enfants qui ont rapporté ces livres en langue d'origine à la maison sont revenus à la

bibliothèque avec leurs parents, ce que nous n'avions jamais osé espérer.

Encourager les bibliothécaires à mettre à la bibliothèque des livres en portugais ou en arabe n'est pas communiquer une "recette" pour "avoir la paix" ou résoudre des "problèmes", c'est un choix culturel : mettre entre les mains des enfants — de tous les enfants — les unes à côté des autres, toutes les formes d'écriture existantes et pas seulement celle du pays où ils vivent et celle de "leur" pays.

A l'égard des livres dits "anti-racistes" (Andrée Clair, Madeleine Gilard...) on peut remarquer une attitude un peu semblable des enfants, faite à la fois d'attraction et de rejet. Il me semble que ce n'est pas obligatoirement à travers des histoires "réalistes" — réalité d'ailleurs toujours plus rose que la vie elle-même — que les enfants d'immigrés trouvent des choses qui leur parlent. Certains romans dont le sujet est le choc éprouvé par un enfant de la campagne qui doit aller en ville (ou inversement), *Bridinette, La petite fille de la ville*, ont trouvé chez les enfants d'immigrés de nouveaux lecteurs qui auront découvert là un écho de leur propre choc culturel. D'autres bibliothécaires ont peut-être constaté aussi l'intérêt que suscitent des livres comme *N'aie pas peur Martin* ou *Souriceau et la grande terreur* dont le sujet est la peur. Un enfant algérien m'a expliqué longuement que dans *L'Étoile Polaire* il avait tellement aimé le passage où le héros de l'histoire, un jeune Parisien pâlot, va à la plage avec les enfants du bord de mer où se passe l'histoire et ne sait pas du tout se "comporter" sur la plage ; il ne connaît rien des jeux de l'eau et du sable. "La honte qu'il a pas à la plage...", me répétait-il à propos de cet épisode qui n'est, d'ailleurs, pas du tout le passage important du livre aux yeux d'un autre enfant. Ça n'était pas avec des mots d'adulte, des mots comme immigré ou racisme que nous pouvions ce jour-là communiquer mais par le langage symbolique qu'arrive à être — quand elle est de qualité — la littérature enfantine.

Toutes les observations que j'ai pu faire sur le comportement des enfants d'immigrés ne sont pas du tout le résultat d'un travail systématique et cohérent. Il serait extrêmement utile de faire une enquête systématique mais ce type de travail me paraît impossible à organiser précisément tant la personnalité de l'enquêteur et son rapport avec les enfants est important.

Depuis deux ans *un cours de langue kabyle pour les enfants et les adolescents* à Saint-Ouen :

Une connaissance précise du milieu où l'on travaille, du monde des enfants et de leurs pro-

blèmes — donc des heures de discussion et d'observation mutuelle entre les lecteurs et le personnel de la bibliothèque — est le préalable nécessaire à toute mise sur pied de ce que l'on nomme, en France, "activités d'animation". (Comme si toute réflexion sur la langue écrite et parlée ne faisait pas partie du travail de bibliothécaire...)

Un travail de ce type a abouti à Saint-Ouen à l'organisation du cours. Tous les mercredis, un enseignant, recruté sur le conseil du Département de langue berbère de l'université de Vincennes, aide un groupe d'adolescents à se réapproprier sa langue. Travail complexe de rendre la vie à une langue dont l'écriture pose problème (des travaux récents permettent aujourd'hui de l'écrire avec notre alphabet), mais mené avec enthousiasme. Parti à l'initiative de la bibliothèque, le groupe des élèves s'organise aujourd'hui de manière autonome. Un groupe de musique est né. Des élèves ont participé à l'accueil des classes non francophones à la bibliothèque ; ils préparent l'option berbère au baccalauréat... Un pli est pris.

Un des élèves raconte : "Quand je suis arrivé ici, j'avais neuf ans. Nous habitons dans notre village dans la montagne. Je n'avais jamais rien vu d'autre. Il n'y avait pas d'école. Quand je me suis retrouvé ici à Saint-Ouen, après trois jours de voyage, je n'en revenais pas. Tout m'était inconnu. C'était en 1971. Maintenant je me suis habitué ; mais il y a des choses qui me frappent toujours : la richesse, le gâchis, les habitudes... Je regrette mon pays ! Après le lycée, je venais souvent à la bibliothèque pour passer le temps. Un jour, on discutait avec la bibliothécaire des loisirs, des activités qu'on pourrait avoir, de parler notre langue et de, pourquoi pas, faire un cours. J'ai senti que c'était ça qu'il me fallait à moi et à mes copains. On s'est vite et bien débrouillés, il faut le dire. On a trouvé un prof, une salle. Dès le début on a été une quarantaine. Sur tout des lycéens et des gars du collège. Bien sûr on parle tous kabyle à la maison mais ça nous manquait de ne pas le parler plus et mieux. C'est pour ça que le cours a eu tout de suite du succès. Quelquefois les parents viennent ou des vieux, ils ne peuvent en croire leurs oreilles... On va doubler le cours... pour les plus jeunes qui ont besoin d'apprendre des mots nouveaux. Ceux qui sont nés ici, souvent. Notre langue, c'est à quoi nous tenons le plus, c'est un peu notre "vache des orphelins"\*.

\* *La vache des orphelins*, conte traditionnel kabyle édité par Imedyazen, 11, rue Lesdiguières 75004 Paris.